

# Le Libertainaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Ne l'attends qu'à toi-même...

LA FONTAINE.

## ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. . . . . 6 fr. »  
 Six mois. . . . . 3 fr. »  
 Trois mois. . . . . 1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
 à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

## ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . . 8 fr.  
 Six mois. . . . . 4 fr.  
 Trois mois. . . . . 2 fr.

## LES GROS NUMÉROS

La naissance de tout bon Français à la vie publique pourrait se symboliser par deux urnes — un groupe d'une superbe allure, qui devrait tenter le ciseau de quelque statuaire — l'urne du tirage au sort et l'urne électorale. Celle-ci procédant de celle-là, comme du père le Saint-Esprit, serait portée par un socle qui figurerait un Jupiter de Palais-Bourbon, laissant échapper des fentes de son cerveau une Minerve armée de pied en cap. Quelques bacchantes dépoitraillées et un Silène ivre-mort constitueraient, pour la première de ces pièces du mobilier officiel, un motif de décoration tout inouï.

Nous en sommes maintenant à cette phase éminemment intéressante de notre vie nationale. Le tour de la seconde arrivera : c'est le va-et-vient régulier de nos pulsations cardiaques.

C'est l'heure solennelle où la jeune France, l'espoir de l'avenir, préludant à la pleine virilité — celle du soldat et de l'électeur — se vautre et se plonge dans de patriotiques beuveries, d'où n'émergent que les gros numéros, qui lui tiennent lieu de tête, les gros numéros, si proches cousins des autres.

L'instant est grave en sa joyeuse ivresse; engourdi pour une décisive métamorphose, le jeune homme s'essaye à dénouer ce qui lui reste d'humanité vibrante et de cerveau pensant : ce double luxe inutile et dangereux, comme chacun sait.

A Cherbourg, ces brutes avinées qui vont menant grand vacarme, insultant et frappant les pacifiques promeneurs accompagnés de femmes, et s'en prenant même aux chiens, ce sont des conscrits, des apprentis militaires. Nul ne s'étonne :

Et la bataille éclate, le revolver parle, les couteaux brillent. Ils se font la main, ils s'aguerissent. Deux morts et deux blessés. Peh ! c'est pour rire. Les survivants verront bien d'autres charniers, plus tard ; et alors les coups portés en grand deviendront glorieux.

A Nice, une tuerie encore. C'est d'abord la préface obligée, le cliquetis des verres, l'engloutissement effréné des chopines : on fête la réconciliation générale avec un ex-marsouin, dont les fièvres récoltées aux colonies ont détraqué la cervelle et qui, depuis lors, s'imaginant toujours être au service de la France, frappe, blesse, massacre à tort et à travers, en compagnie d'un de ses pareils : une vraie terreur pour la région. Et ce nouveau traité de paix se signe fort militairement : un des guerriers novices, Rolland, reçoit le baptême du feu et du sang, et il en meurt, le pauvre !

Mais on ne saurait trop hâter cette initiation au beau métier des armes. Nos instituteurs le savent bien. Les jeunes recrues qu'ils préparent pour l'Armée sortent de leur fêrle, gavées à haute dose d'instruction civique et dressées comme singes à faire l'exercice. Et ces petits hommes sont alors aiguillonnés par la faim d'une nourriture plus substantielle : ils veulent, eux aussi, comme les grands, de vrais galons et de vraies batailles. Récemment, ne voyait-on pas, avenue Reille, des marmots divisés en deux camps, les Français et les Prussiens, se disputer jusqu'au sang le titre de capitaine, si bien que l'un d'eux, un même de treize ans, eut un œil crevé d'un coup de forêt. C'étaient pourtant — il n'y a pas à le nier — des héros à leur manière. Cela promet de merveilleux adeptes pour le brigandage en uniforme.

La patrie française s'est constituée petit à petit, par des actes pareils, mais bien autrement considérables de banditisme, plus ou moins sanctionnés par les prescriptions de l'histoire. L'Alsace et la Lorraine, les deux sœurs voilées de deuil, autour desquelles s'agitent des essaims bourdonnants de Delsors, et de Déroutlès, se franciseront jadis (ô sacrilège !), par une semblable méthode, avant de se germaniser. Longtemps la Lorraine fut simplement lorraine, et les aïeux de l'empereur d'Autriche, cet étranger, y gouvernaient en maîtres. Quant à l'Alsace, sa soudure à la France est d'hier — un peu plus de deux siècles et demi — et une guerre horrible, la guerre de Trente-Ans, qui mit à feu et à sang une bonne partie de l'Europe, nous la livra, par traité, comme notre part du butin.

Les bons nigards que nous sommes ! On nous persuade qu'il faut endosser le sac, d'un cœur joyeux, pour défendre l'intégrité de notre sol, pour protéger nos femmes et nos enfants. Et il se trouve que la patrie, extensible à volonté, est un produit d'ex-

portation, le plus envahisseur et le plus néfaste de tous.

Notre frontière, globe-trotter infatigable, se promène dans les cinq parties du monde et s'installe sous toutes les latitudes.

La voici en Afrique, et gare aux patriotes algériens ! Nous n'admettons pas la concurrence ! Ces soldats de l'indépendance, pour n'avoir pas été traités à leur patrie, nous les jetterons au bagne : Mokrani, après trente-trois ans de captivité, vient d'en sortir par grâce spéciale ; ses compagnons d'armes y sont morts ou y mourront peut-être.

Ces cambriolages à main armée ne nous profitent même pas, sauf à quelques trafiquants et à des nuées de fonctionnaires ou de galonnards. L'Indo-Chine, par exemple, se dispose à nous taper de seize millions : un emprunt, mes amis, les travailleurs en paieront les intérêts, l'ogre colonial a soif d'or et de sang.

Nous affrêtons des navires, — les contribuables ont bon dos — pour contenir dans de justes limites, le patriotisme japonais ; et le nôtre (oh ! comme il est large !) il s'étend jusqu'à Séoul, et il monte consciencieusement la garde auprès des légations. C'est vous et moi, qui l'avons voulu, paraît-il : car nous sommes le peuple roi.

Et à poser une question : quand passerons-nous à la caisse ?

Pour l'instant, enrôlons-nous dans la horde des 270.000 et quelques russes, qui sont, là-bas, prêts à faire un mauvais coup. Il est vrai qu'ils travaillent proprement : à Vladivostok, nos alliés, vingt heures durant, ont massacré, violé, pillé, brûlé : et c'est la paix !

Les allemands ont aussi du travail sur la planche : les porte-sabre de tous les pays se ressemblent. Le prince Prosper d'Arenberg a eu l'aristocratique fantaisie d'assassiner, avec des raffinements de torture, un indigène du Sud-Ouest africain ; et voilà qu'on le rejuge, par l'envie qu'on lui a faite de ne pas le trouver coupable. Les nègres en ont assez d'être écrasés par la botte des soldats, pressurés par les fonctionnaires-parasites : et, du nord au midi, Boudelzwards, Herreros, se sont soulevés. Nous triomphons de ce bon tour qu'ils jouent à ces coquins d'allemands. Mais nous, regardons-nous dans la glace : valons-nous mieux ?

Si l'Angleterre fabrique, très mystérieusement, des canons d'un nouveau modèle, nous expérimentons à Cherbourg, un sous-marin, qui portera dans ses flancs meurtriers cinq torpilles. Si, en chargeant des bombes, un officier et deux artilleurs autrichiens ont été tués, tandis que quatre de leurs camarades étaient affreusement blessés par les éclats, les mères françaises éplorées réclament vainement leurs fils disparus avec la Vienne, ces victimes de la paix armée dont a diné peut-être une bande vorace de requins. A Brest et ailleurs, la fièvre typhoïde fauche nos pioupous avec une préférence fâcheuse. A Chaumont, le major se charge de cet office meurtrier : le soldat Villebenois, non reconnu malade et forcé de prendre part quand même à une marche, mourait deux jours plus tard à l'hôpital d'une pneumonie infectieuse : il en arrive autant chaque année à trois mille autres.

Et pour les gens de cette espèce, tueurs et tortureurs patentés, c'est toujours un étonnement nouveau lorsque l'on ose dénoncer leurs crimes et s'insurger contre leur tyrannie.

A Reims, les juges se démènent pour défendre l'armée homicide contre les outrages de la pensée ; par un miracle du code, le gérant de la *Voix du Peuple* se trouve pourvu du don d'ubiquité, et il est gratifié à Troyes de deux mois de prison, pour un article publié à Paris.

A Milan, c'est Manfredi qui, au théâtre de la Scala, porte plusieurs coups de couteau à César Sivelli, lieutenant de cavalerie, au cri de : « Vive l'anarchie ! » Vive l'anarchie ! c'est-à-dire : A bas l'assassinat légal et patriotique, A bas la discipline dégradante et le drapeau taché de sang ! On le lui fera bien voir !

Jeunes gens, qui allez plonger votre main dans l'urne pour tirer au sort, voilà toutes les fanges et toutes les horreurs dont est imprégné ce chiffon de papier que vous en extrairez. C'est toute cette légion de microbes qu'il véhicule avec lui. Réfléchissez à cela, et voyez si vous avez encore le courage de vous réjouir, et de crier à tue-tête : « Vive l'armée ! »

Silve.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

## AU HASARD DU CHEMIN

## Les rentes ouvrières

Les journaux contenaient l'autre avant-hier, quelques lignes reléguées au plan des vulgaires et peu importantes informations. Qu'on juge :

« A la suite d'une explosion, 125 hommes ont été ensevelis près de Cheswick, dans un puits de la Compagnie des Charbonnages de Harwick. On croit que beaucoup des ensevelis ont été tués sur le coup ou asphyxiés. Un certain nombre d'hommes qui travaillaient sur le carreau ont été grièvement blessés par les débris. Les mines du voisinage ont envoyé du secours. »

Il est certain que l'existence de cent vingt-cinq prolétaires ne vaut qu'autant qu'on en peut tirer parti. Aussi, il n'y a pas à pleurer quand ils meurent. La chair à travail se remplace si facilement, tant sont nombreux les pauvres diables que le besoin de se sustenter contraint à vendre bras et cerveau au boos qui fait travailler et, conséquemment, permet de vivre.

## L'Index

A propos de la condamnation de l'abbé Loisy par la Sacrée Congrégation de l'Index. La dernière édition de l'Index fut publiée en 1901. Du côté romain on l'annonça comme un grand effort pour concilier l'Eglise et la science. En fait, elle diffère peu des précédentes. On y retrouve la même sottise, la même ignorance et aussi le même acharnement.

A l'Index, les penseurs Bayle, Cabanis, Charron, Auguste Comte, Condorcet, Descartes, Diderot, Fontenelle, Fourier, Renan, J.-J. Rousseau, Vacherot, Voltaire.

A l'Index, les écrivains pédagogiques, Paul Bert, Jules Steeg, Compayré, etc.

A l'Index les romanciers Balzac, Champfleury, Flaubert, Hugo, Lamartine, George Sand, Stendhal.

A l'Index, Dumas père et Dumas fils et cette pauvre Mme Henri de Gréville.

A l'Index, les apologistes de la religion, de Bossuet à M. Jean de Bonnefon, de Fénelon à M. Henri des Houx.

Ajoutons que, depuis l'édition de 1901, la Congrégation de l'Index n'a cessé de proscrire. En 1903, elle a condamné, notamment, les livres de M. Jules Payot : *De la Croyance et Conseils aux instituteurs*, et le livre de Ferdinand Buisson : *La Religion, la Moral et la Science*.

Le « préfet » de la Sacrée Congrégation est un jésuite allemand, le cardinal André Steinhuber. Enfin, l'homme qui donne ou refuse l'imprimatur est un dominicain, le père Lemdi.

## Un aveu

Ces jours derniers, comparaisait devant la 8<sup>e</sup> chambre correctionnelle, un ancien toréador : José Oliviero.

Il était poursuivi pour infraction à un arrêté d'expulsion et fut de ce chef condamné à un mois de prison.

Après la lecture de la sentence, le président Gallois crut devoir donner à Oliviero ce conseil paternel :

— Maintenant, allez lutter contre le taureau ! Cela vaudra mieux que de lutter contre les agents de la police française...

Et, de plus en plus paternel et bon enfant l'aimable président, qui, dans cette circonstance, parle évidemment par expérience, ajouta sur un ton confidentiel :

— C'est, d'ailleurs, quelquefois aussi dangereux...

« Quelquefois » est un euphémisme, les grévistes en savent quelque chose.

## Salaires de famine

Veut-on avoir une idée de ce que les travailleurs gagnent dans le civilisé Japon ? Voici un petit tableau suggestif des salaires moyens des ouvriers, pour une journée de travail :

Hommes : Mécaniciens, 2 80 ; brodeurs, décorateurs, sculpteurs, surveillants, ouvriers de premier ordre, 1 20 ; les bons ouvriers de métier, 0 90 ; la grande moyenne des ouvriers ordinaires d'usines, filatures, tissages, etc., 0 70 ; les hommes de peine et ouvriers ordinaires, 0 60.

Femmes : Brodeuses, peintres, etc., 0 52 ; surveillantes, femmes de premier ordre, 0 42 ; les bonnes ouvrières, 0 35 ; la grande moyenne des ouvrières ordinaires d'usines, filatures, tissages, etc., 0 28 ; les petites filles et les apprentis, pendant de nombreux mois, 0 14.

Ces chiffres sont calculés d'après les prix en usage dans les centres les plus importants, et notamment à Osaka, la grande ville manufacturière du Japon.

Mais le Mikado, — pour entretenir l'amitié, — jouit d'une liste civile respectable :

le gouvernement ne ménage pas les millions pour avoir des croiseurs, des torpilles, des canons des fusils.

De quoi le peuple se plaindrait-il ?

Léon Millot fait remarquer avec juste raison dans l'« Aurore » que des salaires presque aussi bas existent en Europe, mais cela, ajoute-t-il, ne prouve pas que ceux qui les gagnent puissent s'offrir un château sur leurs économies.

Certains ouvriers italiens sont obligés de vivre avec 50 centimes par jour — c'est même à cause de cela qu'ils vont chercher en France, voire en Amérique, un gain moins dérisoire. Et notre confrère Georges Bourdon, dans l'étude qu'il publie en ce moment au « Figaro » sur la crise de la dentelle, a cité pour les ouvrières belges des chiffres aussi navrants. Il a vu une jeune fille, Victorine Boret, qui gagnait 29 centimes par jour en travaillant de douze à quatorze heures ; une femme de trente ans, qui doit travailler treize heures pour gagner douze sous, et il estime que les sept dixièmes des ouvrières dentellières gagnent de 60 à 90 centimes par jour. Les intermédiaires — parmi lesquels il faut faire une place spéciale aux couvents — absorbent tout. Notre confrère cite une robe offerte, il y a quelques années à la Reine des Belges, et pour laquelle les salaires payés aux ouvrières ne dépassèrent pas 1.600 fr. ; le comité chargé de la faire exécuter toucha 21.000 francs de la maison qui lui avait apporté la commande, et le comité des dames auxquelles revenait l'initiative du cadeau royal, déboursa pour celui-ci 100.000 francs.

## Le trigonocéphale

Les rats pullulent à la Martinique, on y introduit un jour la mangouste quadrumane étrange qui tient du renard et de la belette, dans l'espoir qu'elle allait détruire les rongeurs.

Mais la mangouste préféra à cette chair un peu coriace — on ne saurait l'en critiquer — celle plus fine du gibier à plumes, et fit la guerre aux basses-cours. Grand émoi ! On avait un ennemi nouveau à combattre !

Dans cette conjoncture, un savant colon nommé des Grottes, prétend qu'il n'y a qu'à introduire le trigonocéphale pour voir tout rentrer dans l'ordre et disparaître en même temps les rats et les mangoustes. Seulement, le trigonocéphale est un des reptiles les plus dangereux et l'on cherche le moyen de se défendre contre lui.

Il n'y a aucune raison pour qu'il finisse !

## Les deux justices

Rue du Cherche-Midi, sur le mur, près de la guérite où la sentinelle bat le semelle et souffle dans ses doigts, le dernier jugement du Conseil de guerre.

Un réserviste de la classe 95, nommé Champonnois, pour destruction d'un livret militaire est condamné à CINQ ANS DE TRAVAUX PUBLICS.

Voilà pour la justice militaire. Quant à Champonnois, il est condamné par défaut, et pour cause, il a des raisons sans doute pour ne pas se trouver là, car la feuille en question porte une longue liste de délits à son actif.

On y lit alternativement : filouterie d'aliments et vagabondage.

Où erre en ce moment ce malheureux que les deux justices, la civile et la militaire, s'entendent pour écraser ?

## La Magistrature

La magistrature est un corps d'élite, tous les messieurs qui la constituent sont des esprits d'une rare élévation, des cerveaux supérieurs, des penseurs pénétrants, des philosophes pleins d'humanité, de justesse et de finesse ; leurs arrêts, contre-arrêts et re-contre-arrêts ne peuvent être dus à l'injustice, au parti-pris, à l'inconscience ou à la peur. C'est en connaissance de cause, avec la probité morale la plus scrupuleuse, le constant souci de la prendre des considérants suggérés par l'exacte analyse des mobiles, des motifs, des influences, des sensations agitant, impulsant ou déterminant l'individu ; c'est avec un critère infaillible que les magistrats, s'élevant superbement au-dessus de l'humanité, échappant sans doute à ses tares, ses imperfections, sa fragilité, son extrême élasticité morale ou intellectuelle ; c'est avec une gravité toute pontificale ou sacrée que les juges fuient, enrichissent, plongent dans l'affliction ou rendent à la joie, sauvent ou tuent, cou-



vrent d'infamie ou réhabilitent les êtres que l'ignorance de tous ou la complicité universelle leur a permis de stigmatiser, de condamner ou d'acquitter au nom d'une entité, par boutade, par habitude, par caprice, par automatisme ou au nom d'une philosophie empreinte du passé, inspirée par une morale vénérée.

La magistrature est un résultat de la divinité ; et comme la divinité symbolise les écarts, les émotions, les ébranlements intimes de l'homme, la magistrature doit être honorée comme elle. Tous ses jugements reproduisent fidèlement les bizarreries de l'humain. Donc les actes de l'institution concrétant la justice sont logiques et s'imposent à tous comme autant de dogmes. Réver son abolition équivaudrait au renversement de la société, pensée criminelle au premier chef et que nulle personne ne songerait à émettre.

Pour moi, la magistrature, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, est un organisme nécessaire au progrès, à l'ordre social, à l'harmonie. Quand je pénètre dans les monuments où elle fonctionne, le respect m'envahit, un froid particulier se glisse jusqu'en mon tréfonds, mon visage exprime une admiration pétrifiée. Ces faces austères, ces lèvres minces, ces hommes à double costume, le vêtement laïque et la robe noire, la toque et le rabat ; ces codes épais et ruisselants de redoutables mystères, dans l'étude desquels codes tant de procéduriers ont pâli ; ces auditeurs figés par la stupeur, ces salles où règnent la surprise et le silence, tout cela et d'autres choses encore me forcent à d'utiles méditations. Mon ravissement augmente lorsque, d'un geste noble et l'œil sévère, le président, le substitut ou l'avocat général s'écrit : « Messieurs, au nom de la loi, du droit du plus fort, en vertu de principes indiscutés et indiscutables, après en avoir délibéré et selon notre conscience, nous, magistrats de première ou dernière instance, condamnons le sieur *un tel* aux délices de la prison, aux extases du bain, livrons le nommé *X...* aux enchantements de la cellule, parce que nous connaissons la nature humaine dans toute sa complexité, ses manifestations, qu'il nous appartient de résoudre en une demi-heure les problèmes les plus ardu de la morale, de la physiologie, de la psychologie ou de la biologie. L'homme est pervers, accessible à toutes les dénaturations ; jouissant du libre-arbitre, tant pis pour lui s'il a succombé. En conséquence, nous le contrainsons, dans son intérêt et pour la société parfaite dont nous avons la garde, à se ressaisir, à s'amender, à se purifier au contact de ces délicats modificateurs, de ces exquis analystes que sont les gardiens. Loin de la liberté dont ils n'ont pas su goûter le charme, et, grâce aux fortifiantes leçons qui se dégagent des asiles de paix réservés aux malfaiteurs, ils comprendront mieux les avantages de la civilisation après les avoir méconnus. »

La magistrature n'est pas un Barbe-Bleue gorgé de chair humaine, un antre couvert d'ossements, un lieu de crucifixion, une vallée de larmes, un enfer où les damnés de la vie grincent des dents, montrent le poing à la fatalité, à la barbarie, se consumant de désespoir, pleurant de rage et meurent abandonnés de tous.

La magistrature est une série d'anges chantant les louanges de l'imprévisible autorité, à l'abri par les feuilles précieuses matérialisant la sagesse, l'infailibilité, de toutes les fautes, de tous les délits, de toutes les infractions, de toutes les déchéances.

La magistrature est une collection d'immaculés nourris de l'ambrosie légale, saturés de l'élixir pénal, dans les saintes cha-

nelles des facultés de droit et non sur les genoux hospitaliers de vestales aussi belles que les anciennes.

La magistrature n'est pas quelques hommes, jeunes ou vieux, à favoris artistiques, au langage archaïque, à la mentalité démodée, à l'habit excitant la verve des satiristes, à l'esprit dévoyé par le pêle-mêle juridique, produit de toutes les aberrations justiciennes.

La magistrature n'est pas une kyrielle de présomptueux, d'orgueilleux, de philosophes inconséquents, de rapetasseurs dange-reux, de dieux méchants.

La magistrature est l'incarnation suprême de la vertu, de la bonté et de l'intelligence.

Antoine Antignac.

## JUSTICE

*Nos juges honorent grandement un certain Jésus qui — dit-on — prononça ces paroles pour en faire une loi : « Tu ne jugeras point. »*

*Nos juges placent le portrait de ce Jésus, en pied et en croix dans toutes les salles où ils jugent eux-mêmes. C'est sur ce même Jésus qu'ils s'engagent, en jurant — à juger. Cela prouve leur grandeur d'âme de tant magnifier un ennemi mort depuis si longtemps, par la faute de leurs confrères du temps.*

*Je me demande parfois quel portrait, au temps où l'on jugea Jésus, dominait la salle de Justice. Si le fameux inculpé avait eu sa propre image, peut-être l'aurait-il trouvé mauvaise.*

*Au temps présent, il serait sûr de ne point être crucifié. On l'aurait simplement et justement et au nom de lui-même et des hommes, confié aux bons soins de M. Deibler.*

*D'aucuns voudraient que la Justice fut rendue par des hommes justes. S'il était possible d'un homme juste existât, il croirait, le pauvre homme, n'avoir pas le droit de juger et serait fort embarrassé pour condamner ou pour absoudre.*

*Un accusé dit à ses juges : « Mettez-vous à ma place ! »*

*Il est sûr que si les juges se mettaient à la place de l'accusé et celui-ci à la place des juges, il se croirait le droit de juger et condamnerait les autres de l'avoir amené là.*

*Un code, ça n'est pas bien grand en somme, mais ça contient tout. C'est comme un jeu de cartes avec lequel on tire la bonne aventure. Selon la figure du client on arrange son jeu et on prévoit l'avenir.*

*Les magistrats sont des gens rigides. C'est si vrai, qu'on en trouve souvent mêlés à des affaires de mœurs étranges où la rigidité est justement une condition formelle.*

*Une jaquette, un pantalon, un chapeau. C'est un homme... Sur tout cela une robe, deux bouts d'hermine, c'est un juge.*

*Pour examiner sa propre conscience combien de juges recèdent-ils leurs robes ?*

*Des imbéciles prétendent que si par une sage opération on répartissait adroitement les sommes que cotisent les législateurs, les magistrats, avocats, gendarmes, geôliers, policiers, etc... il n'y aurait plus de délinquants, de criminels.*

*Mais, si les suppôts de la Justice ne touchaient plus leurs emoluments, n'est-il pas logique qu'ils seraient obligés de faire autre chose, et avec l'encadrement des professions, de commettre, pour vivre, des actes qualifiés délits ou crimes par la loi.*

L'homme.

## L'ERREUR FÉMINISTE

Par une série de conférences sur *Pot Bouille*, *l'Assommoir* et *Nana*, je me suis proposé d'étudier, d'après les livres de Zola, le sort de la femme dans la société contemporaine. Il apparaît immédiatement que les revendications dites « féministes » ne sont pas proportionnées à la cause. Avec une sorte de courte vue bien compréhensible et qu'il convient d'attribuer à son inexpérience, la féministe néglige obstinément le principal objet de son asservissement pour s'en prendre exclusivement à l'homme et lui reprocher son égoïsme. Des la première phrase je me suis empressé de souligner cette inconscience afin de mieux marquer les incompatibilités de nos méthodes respectives et j'ai soulevé, sans le vouloir, des protestations assez vives qui me permettront d'éclairer la question.

Jusqu'alors je pensais trouver dans le féminisme un mouvement mal venu, artificiel, sans ampleur, sans but, sans entraînement, créé par quelques dames assez innocentes pour s'apercevoir que la misère de leurs sœurs moins fortunées pouvait merveilleusement se prêter à cette exploitation politique dont nous subissons, nous autres hommes, les appréciables conséquences. Mais j'ai rencontré bien autre chose dans les discussions soulevées autour de ma première conférence féministe.

Ce qui domine c'est le sentiment exclusif, la tendance conservatrice et réactionnaire, le défil brouillon et tracassier, l'assurance naïve d'une indiscutable supériorité. Le féministe s'emballe à faux avec un entêtement digne d'une meilleure cause. Ce n'est pas le mariage qu'elle combat, c'est le mari. Ce ne sont pas les institutions qu'elle critique, c'est l'homme pareillement soumis et tout autant exploité. Et c'est ainsi jusqu'au bout du programme. Le féminisme ne lutte pas contre la société autoritaire pour l'affranchissement de la femme. Dans cette société, que nous jugeons mauvaise à tous les points de vue et que nous voulons abattre, le féminisme demande à faire sa troupe, revendique sa part de bénéfices.

Ce n'est pas le réveil libérateur de l'esprit féminin méconnu, s'ouvrant tout à coup à la compréhension des choses, mais bien un mouvement partiel, hostile à une certaine catégorie d'individus, sans entente ni cohésion, comparable à l'antisémitisme par exemple, qui ménage précieusement le capitalisme mais brandit ses foudres contre certains capitalistes. Question de boutiques dont l'homme éclairé se désintéresse avec raison.

Le grief principal du féminisme consiste à reprocher au Code, édifié par les hommes, de favoriser le sexe fort et de maintenir le faible en tutelle. Nous ne sommes pas les derniers à combattre le Code et ne demandons pas mieux que d'y faire de larges trouées. Bien qu'il ait été conçu par des hommes, beaucoup de ces derniers, la plus grande partie assurément, n'ont pas à se féliciter de son contenu ni de ses conséquences. Mais le féminisme ne veut pas le détruire, il veut y collaborer, c'est-à-dire restreindre encore le champ limité de nos libertés individuelles.

Et les dames naïves, de ce féminisme tardigrade, nous reprochent avec humeur de vouloir leur barrer la route. Comment des hommes éclairés, des libertaires, des anarchistes peuvent-ils se joindre aux forces du passé pour tenir la femme sous le joug qui la courbe depuis des siècles et des siècles ? Pardon, nous nous défendons tout bonnement, non pas dans nos intérêts masculins, mais dans notre conscience d'être humain. Si la femme se trouve exploitée dans le mariage par un homme brutal, ivrogne, grossier ou fainéant, le moyen est simple de ne pas courir cette chance, il suffit de ne pas se marier. Le mariage à ses conséquences ; si la femme accepte l'institution qui, par elle-même, constitue déjà l'injure la plus misérable qu'il se puisse imaginer, elle doit tout naturellement s'attendre à en subir les inévitables résultats.

Mais ce n'est pas là une raison suffisante pour compliquer encore l'inextricable chaîne des lois. Pour les individus conscients les moyens ne manquent pas de se soustraire d'une façon quelconque aux exigences de la société. La femme ne veut plus se trouver dans l'obligation de se soumettre à son mari et d'être battue par lui. Bien de plus légitime. Quelle ne contracte donc pas avec l'homme l'alliance légale qui, précisément, la place dans cette obligation.

Le révolutionnaire ne refuse pas de marcher

avec la femme sous la même idée d'émancipation et de liberté mais, raisonnablement, quelle sympathie pouvons-nous avoir pour des compagnons de lutte qui s'arrêtent en route, hypnotisés par la boîte électorale dont — par la vertu miraculeuse d'une agglomération de boules de papier que l'on y déposera — ils espèrent voir sortir l'affranchissement de la femme ? C'est là de la métaphysique, dont nous avons depuis longtemps répudié toutes spéculations.

Le féminisme constitue une levée de boucliers. C'est du romantisme vieillot, du sentimentalisme d'autrefois, de la pacotille pour âme sensible. Mme Nelly-Roussel, que je m'étonne d'entendre pincer la même guitare, n'a-t-elle pas trouvé dernièrement qu'il manquait à l'homme l'éducation du cœur ?

Des mots ! Des phrases !

Henri Duchmann.

## L'ACTION ANTIMILITARISTE

On ne saurait montrer mieux que le font nos maîtres du jour combien l'action des propagandistes révolutionnaires est disolvante pour le monstre militariste.

Les poursuites contre le *Manuel du Soldat*, celles contre Yvetot, pour un discours à Darnétal ; l'acquiescement des camarades de la Bourse du travail de Paris incriminés pour avoir écrit des articles antimilitaristes dans la *Voix du Peuple* et celui des militants troyens pour avoir distribué ledit journal, en sont les preuves récentes.

Ces camarades avaient pousuivis, on s'en souvient, à la requête du ministre républicain de la guerre, le général André.

Ce n'est pas seulement le brave général André — celui qui est rouge malgré son panache blanc — qui fait poursuivre ceux qui se permettent d'être des antimilitaristes et le disent, tout en cherchant à amener à leur façon de voir la masse populaire qui croit à l'utilité des armées et se pâment à l'étalage des galons, plumets et ferblanteries dont se parent encore les anthropophtiques modernes. Un général des plus nationalistes, Harschmidt, se paie aussi le luxe de dénoncer aux foudres de Thiémis quelques compagnons anarchistes de Reims.

Leur crime ? Ils ont publié sous ce titre : *Feuille aux Soldats*, un placard qui est un extrait du *Manuel du Soldat* que la cour d'assises de la Seine vient d'acquiescer.

Un des camarades, Charnoski, fut arrêté alors qu'il distribuait le manifeste. C'est donc contre lui que la plainte a été portée, dans la culotte de peau plus loin nommée. Dans un bel exemple de solidarité, dix-sept militants rémois se sont présentés au juge d'instruction Rosenfeld, déclarant être co-auteurs de la publication du manifeste, de sa distribution et réclamant leur part de poursuites.

Voilà un procès nouveau à l'horizon. Puis-ent les autorités judiciaires et militaires lui donner toute l'ampleur désirable. Plus de contempteurs de l'armée seront déferés aux tribunaux, plus intense sera la propagande antimilitariste.

Il est vrai que par compensation, les nationalistes, ces braves, ont repris l'Alsace — l'Alsace seulement, pas la Lorraine... pour quoi ? — Et par deux fois encore. Vendredi ce fut à Paris, place de la Concorde ; cette semaine à Nantes, sous la conduite du général de sacristie Cornulier-Lucinière.

Le porte-sabre est rentré tranquillement chez lui après avoir mené les *inoculés* des cercles catholiques à la conquête non de nos deux patryres saurs, qui... que... mais des comptoirs de bistros. C'est tant mieux pour lui.

En aurait-il été de même vis-à-vis d'un trouble que se serait permis de participer à une manifestation ouvrière ? Non !

C'est comme ça l'armée. Voilà pourquoi l'action antimilitariste à sa raison d'être et

## ESSAI

### L'Individualisme Essentiel

par André VEIDAUX

La discipline anarchiste, entendue telle qu'il a été dit plus haut, ne tardera pas à se différencier et à dépouiller encore un peu la tare sociétiste qu'elle tient de ses origines. L'individualisme économique retiendra les progrès de la dissolution disciplinaire et sociétiste pour s'épanouir dans l'indépendance coopérative asymptotique de chacun, au sein de la facilité parabolique des moyens de subsistances. N'oublions point, n'est-ce pas ? que — sa grandeur ne l'empêchant point d'être attaché au rivage... — même le dernier individu, le suprême individu, paiera son tribut à la loi physiologique et hygiénique du travail, qu'il consacrerait, par conséquent, tant les écourent-ils, quelques moments à la satisfaction de ses besoins matériels, et, ce faisant, qu'il exaltera le caprice de ses forces au contact de l'outillage merveilleusement puissant que le génie utilitaire et la science majeure auront enfanté.

L'individualisme intellectuel apparaît dès lors comme l'auxiliaire de la sécurité subsistentielle, et l'individualisme moral comme le couronnement de leur édification parallèle. L'estomac revendiqua d'abord le service brutal de ses appétits ; les autres sens, le cerveau, ne connurent qu'ensuite l'angoisse des problèmes urgents ou éternels de l'intelligence et de la conscience, la volupté de la découverte de l'univers, de la coordination des êtres et des choses, des causes et des effets, le mystère de la vie, la poésie des symboles, l'art des expressions de l'orgueil, la fusée des idées générales, l'éclat des philosophies, la gloire des concepts moraux, l'éloquence des grands gestes historiques et la victoire de l'homme sur la nature et sur lui-même !

L'éducation individualiste qui sera instituée par les parents à mentalité libertaire permettra aux enfants la réduction progressive des déchets intellectuels et moraux dus à l'ignorance scientifique d'abord, puis

Voir le *Libéraire* à partir du numéro 48 — 9<sup>e</sup> année.

à la tradition, à la fallacieuse littérature philosophique, aux prestiges malsains dont le commerce de la société s'ingénie tant à offenser les êtres pensants. La vérité épiole ses ailes d'aigle au-dessus des siècles de la civilisation ; dans son essor prodigieux elle l'a le loisir à peine que de se poser un instant sur les cimes d'où son souffle puissant balaie alors les miasmes stagnants de la plaine...

Les vieilles doctrines d'autorité, de continence, de résignation, se voient substituer les doctrines enthousiastes de vie généreuses et d'épanouissement intégral. Les absurdes cosmogonies et les philosophies ineptes qui firent fortune aux temps de léthargie, de misère et de superstition sont écrasées sous l'ampleur de l'analyse moderne et l'élaboration des synthèses propitiatoires à l'avenir dont nous sommes les prophètes pas si insensés ni ridicules que ça.

L'ascension peut sembler vertigineuse ; non, l'humanité n'a gravi que les premiers degrés de la tour idéale où brûlent toujours plus pénétrants à mesure que l'on s'élève les parfums de beauté, de justice, d'harmonie, de félicité ! La pensée s'individualise, les mœurs s'individualisent, parce qu'il ne saurait en être autrement... Chaque siècle naissant gémît de l'héritage à lui légué par le siècle finissant et néanmoins chaque siècle finissant célèbre l'apothéose de la plus proche liberté, de la plus saine vérité, du plus certain bien-être, de la plus large existence...

Oh ! nous sommes pareils à des enfants qui porteraient le deuil définitif du soleil à chaque crépuscule du soir et qui se réveilleraient indéfiniment étonnés de l'assiduité de l'astre à éclairer les rêves du jour précédent...

### XII

#### INDIFFÉRENCE POLITIQUE

Et puisque nous avons classé les individualismes d'après leur raison et leur raison éducatrices, ironons-nous hiérarchiser les états sociétistes d'après la latitude qu'ils accordent à la libération du sociate ? Eh bien, les dénominations habituelles de barbarie, féodalité, monarchie absolue, monarchie parlementaire, oligarchie républicaine, démocratie, etc., signifient seulement que les mots disent élégamment le contraire des

choses et que le même régime peut s'inscrire sous plusieurs étiquettes. Car il y a des états d'esprit et des phénomènes transitoires qui signifient davantage que ces rubriques vaines, tels le cléricisme, le césarisme, le nationalisme, le capitalisme, etc., et qui s'inscrivent au sein des régimes politiques et sociaux jusqu'à les déformer, les mystifier, les absorber...

La confusion souvent insaisissable pour la myopie gregarienne n'en demeure pas moins saisissante. La sottise publique jure qu'il vaut mieux avoir affaire à un seul maître parce que, au moins, celui-ci est plus tangiblement responsable, — ou bien que le régime parlementaire est préférable parce que chaque électeur est représenté au pouvoir par ses élus, — ou bien que... Mais non, un monarque absolu n'est pas plus maître de son peuple esclave qu'un président de république n'est le domestique de son peuple souverain ; l'autocrate a des suppôts, beaucoup de suppôts, et ces fonctionnaires n'obéissent ni plus ni moins à la raison d'Etat, prétexte personnel essentiel, que les fonctionnaires d'une démocratie n'obéissent à la raison d'Etat, prétexte collectif essentiel.

La forme des gouvernements importe donc peu, nominalement. Ce qui importe, ce sont les législations, les institutions politiques, l'état d'esprit des sociates, les doctrines éducationnelles, les mœurs. Et je ne surprendrai personne si j'oppose avantageusement les monarchies hollandaise, britannique ou scandinave, par exemple à la république française. La monarchie tempérée d'Espagne n'est pas beaucoup plus libérale que la monarchie absolue de Russie. Notre inénarrable république française encore n'a rien de commun avec la république helvétique, ni l'empire d'Allemagne avec l'empire ottoman, comme jadis l'empire du Grand-Mogol offrait peu de rapports avec ceux des Pharaons et des Incas, les royaumes d'Israël avec ceux de Numidie ou la république d'Athènes avec celles de Rome et de Venise.

Aussi sommes-nous satisfait de pouvoir éprouver ici la valeur critique de l'individualisme en posant ce principe que, quelle que soit l'étiquette historique des Etats ou le masque des gouvernements, le degré de civilisation se mesure à la somme d'invivi-

dualisme libertariforme : économique, politique et moral dont jouit le sociate dans la société (1).

Dès lors, la validité, donc la viabilité, des nombreux essais théoriques et empiriques que réformateurs et utopistes produisirent en tous temps, se mesure au degré et à la faculté d'inquiétude morale et d'agrement économique des époques qui les virent éclore ; — trop idéalistes, trop prématurées, pas assez scientifiques, les utopies restent mineures ; fondées sur la psychologie positive et sur l'économie industrialiste, elles sont majeures et n'attendent plus que l'échéance des événements révolutionnaires. Dès lors aussi, la confusion savamment entretenue dans la mentalité des simples par les fourbes se trouve dissipée. Tel individualisme, telle société, et non : telle façade, tel temple, ou... tel baptême, tel chrétien !

L'individualisme, en conséquence, s'affirmant comme la loi naturelle qui préside au destin sociétiste, à l'élimination de la discipline collective, comme le mobile directeur et le résultat des aspirations humaines, il ressort de cette entente de la pensée d'évolution universelle que l'individualisme autoritaire, ignoble ou bourgeois, navigue dans le sillage de la vérité — en le contrariant ! — plus que tous les systèmes étiatisés du monde, y compris le Quatrième-Etat des « politiciens révolutionnaires » — qui l'échappent (le sillage de la vérité) !

Mais cette constatation idéologique empêchera-t-elle le Quatrième-Etat ou le Cinquième de sévir ? Pour ma part, considérant la direction précise des efforts modernes vers la solution économique du collectivisme, j'en doute. Le Quatrième-Etat des pontifes, des ambitieux et des jouisseurs, progrès économique indéniable sur le gaspillage moderne, voudrait toutefois s'illusionner sur l'application sectaire et définitive de sa doctrine, sur la portée de sa mission éducatrice, politique, intellectuelle et morale. Il se présume volontiers comme le tombeau de l'individualisme...

(1) De Greef formule de cette manière la *Loi du transformisme social* : Le progrès social est en raison directe de la masse sociale, de la différenciation de cette masse et de la coordination des parties différenciées, c'est-à-dire du perfectionnement de la structure sociale. — Obstacle sociocentrique, confusion individualiste,



l'aura jusqu'au jour où casernes, soldatesque, guerre et misères en décollant seront, par l'humanité devenue raisonnable, reléguées dans le domaine des souvenirs douloureux d'une époque à jamais disparue.

Noël Paria.

## DALCALA DEL VALLE

### Mémoire des accusés

Le 1<sup>er</sup> août, dernier, nous, travailleurs d'Alcala del Valle, nous déclarâmes la grève de solidarité en protestation contre les arrestations injustes d'ouvriers coupables du crime affreux d'avoir revendiqué par le moyen de la grève, une parcelle de ce qui, en bonne raison, leur revient. Mais il ne convenait pas aux autorités locales que notre protestation restât pacifique. L'alcade, homme sanguinaire et cruel, enjoignit à la *guardia civil* (gendarmérie) de faire en sorte que notre manifestation ne pût être menée à bien, fallût-il pour cela recourir à la force. La *guardia civil*, qui n'avait d'ailleurs pas besoin qu'on lui donnât carte blanche, dor Mulero fut atteint d'une balle qui pénétra un peu au-dessus du pectoral gauche et, sorti par l'épaule, éraillant le sommet du poulmon ; Antonio Savorido reçut une balle dans le bras droit ; Juan Vasquez reçut une blessure identique ; d'autres enfin, des contusions peu importantes. Le peuple, devant cet acte barbare, repoussa l'attaque : un sergent et un garde furent blessés sans qu'il soit possible de dire exactement par qui ; mais nous supposons que dans la bagarre ils furent blessés par d'autres gardes, car ils se trouvaient à quelque distance en avant des autres ; finalement, sur ce point, nous ne pouvons rien affirmer.

C'est le lendemain de ces événements, la population étant rentrée dans le calme, et lorsque furent arrivés douze gardes d'Oivera, sous les ordres d'un lieutenant, six d'Algodouales, six de Zahara et six de Gator — soit, avec les cinq qui restaient disponibles à Alcalá, un total de trente-cinq gardes et lieutenant — que commencèrent les arrestations et aussi les tortures.

Le premier qu'ils arrêtèrent fut Bartolomé Alfaro ; ils le conduisirent au quartier, à huit heures du matin. Là, on le fit asseoir sur un banc, et un garde lui demanda s'il était du village. Sur sa réponse affirmative, on le fit passer dans une salle où se trouvaient le lieutenant, avec un sergent et un caporal. Ceux-ci le menacèrent, prétendant lui faire dire où était un mauser qui, dans la bagarre, avait été perdu. Comme Alfaro n'en savait rien, ils le dévêtirent complètement, et le frappèrent à coups de plat de sabre, lui blessant un doigt ; ce que voyant, ils mirent le sabre de côté et se jetèrent sur lui, le bourrant de coups de pied et de coups de poing sur la tête. On s'était arrangé pour que ses cris ne fussent pas entendus de la rue. Ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent las.

José Jimenez Hormigo fut appelé au quartier, où il se présenta, et là, les gardes se jetèrent sur lui, le frappant, avec un mauser, de plus de vingt coups, lui faisant plusieurs blessures et mettant ses vêtements en lambeaux ; puis ils le firent entrer dans la chambre où seize gardes lui rompirent sur les côtes un certain nombre de bâtons, frappant si fort qu'à plusieurs reprises il tomba à terre : on le relevait à coups de pied et à coups de bâton. Son martyre dura plus de trois heures. Après quoi il fut emmené à la prison, où il arriva demi-mort. Il y trouva plusieurs camarades amenés avant lui ; ils durent le faire manger et le faire boire, car tout mouvement lui était impossible.

Le 5 août, il fut extrait de la prison et amené de nouveau au quartier. Le lieutenant, qui s'y trouvait, lui fit diverses questions auxquelles il ne put répondre, ignorant ce qu'on voulait lui faire dire. Alors le lieutenant ordonna de le mener à la chambre et de l'examiner. Là, huit ou dix gardes se jetèrent sur lui et le frappèrent à coups de bâton sur les pieds, les oreilles et d'autres parties du corps ; non contents de cela, ils se mirent à lui donner, avec une pierre, des coups violents dans la poitrine, jusqu'au moment où, fatigués, ils lui demandèrent s'il était prêt à répondre. Sur sa réponse affirmative, ils l'amènèrent pour la seconde fois devant le lieutenant, qui lui posa les mêmes questions ; comme il ne savait pas davantage ce qu'on lui demandait, l'ordre fut donné une seconde fois de le conduire à la chambre où, de nouveau, les mêmes gardes se mirent à le frapper. Mais cette troisième séance fut si terrible qu'il fut laissé pour mort, étendu par terre. C'est dans cet état qu'on le transporta à la prison.

Diego Barroso Lopez fut amené au quartier, et celui qui l'amena déclara qu'il était membre de la société. Pour ce motif, six gardes se mirent à le frapper, le tournant face au mur. Comme il avait remué la main gauche, il fut frappé avec une telle force que, de la blessure qui en résulta, le sang jaillit : on dut lui laver la main à trois reprises ; en outre, il fut déchaussé et frappé sur les pieds jusqu'à ce que ses bourreaux en eussent assez.

Salvador Mulero Medina, à la suite de la blessure qu'il avait reçue, dut s'allier : son état était grave. Sans égards pour les plaintes de sa femme et du reste de sa famille, les gardes le firent du lit et le conduisirent au quartier, où ils le soufflèrent à le renverser ; quand il fut par terre, ils le remirent debout, et, en le maintenant par le bras, car il était dans un tel état qu'il ne pouvait tenir sur pieds, ils recommencèrent à le souffleter jusqu'au moment où ils le laissèrent enfin, n'en pouvant plus. Un instant après, ils le remirent debout, lui passèrent au cou une corde, pour le pendre, puis changeant d'avis ils lui attachèrent

cette corde aux pieds et, avec le bout resté libre, lièrent fortement les parties génitales et le bâtonnèrent aux cuisses pour lui faire dire ce qu'ils voulaient. A la suite de ce traitement atroce, les parties génitales crevèrent...

Juan Vasquez Gavilan, blessé comme Salvador Mulero, fut comme lui, amené à la prison, où deux gardes civils commencèrent à le rouer de coups jusqu'à ce qu'il tombât et quand il fut par terre, ils le martelèrent de coups de pied, sans se soucier de savoir où ils frappaient et sans égard pour son état de santé. Après deux ou trois jours de ce martyre, il fut conduit au quartier, où les gardes l'entreprirent et ne le lâchèrent que quand le sang ruissela de tout son corps ; sa chemise en fut trempée. Alors les gardes la lui enlevèrent pour la laver dans un seau et, aussitôt lavée, la lui remirent de force. Pour montrer combien est grave l'état de notre camarade, il suffit de dire qu'il se trouve aujourd'hui à l'hôpital de Ronda où l'on n'a que peu d'espoir de le sauver, après le martyre qu'il a enduré.

Rodrigo Muñoz Villaton, accusé d'avoir été le vice-président (du groupe ouvrier ?), fut conduit au quartier où, sans plus de raisons, on lui administra une bastonnade si terrible qu'il fut laissé pour mort ; quand les gardes virent qu'il n'était pas mort, ils revinrent à la charge et recommencèrent à le battre à deux reprises, pour lui faire dire, comme aux autres, ce dont il ne savait pas le premier mot. Quand ses bourreaux virent qu'ils n'aboutissaient à rien, ils lui mirent les fers à la main gauche, en même temps qu'ils le frappaient par tout le corps avec des bâtons ; voyant que de cette façon ils n'atteignaient pas davantage leur but, « Nous allons, dit l'un des bourreaux, lui lier les organes génitaux et le pendre par là, alors tu verras s'il n'avoue pas » ; mais juste à ce moment, ils lui assénèrent un coup si violent sur le nez que deux ruisseaux de sang lui coulèrent des narines ; cela, s'ajoutant aux blessures qu'il avait sur le corps, fut le terme de son martyre.

Le 6 août, Benito Jimenez Alvarez fut amené au quartier et les gardes le frappèrent à coups de bâton. Il leur dit qu'ils étaient des Inquisiteurs : il n'en fallut pas davantage pour les faire redoubler de violence ; et non contents de cela, voyant qu'il n'avouait pas à leur fantaisie, ils lui mirent les fers aux doigts de la main droite et ne cessèrent le supplice que quand les doigts eurent crevé. Cependant, la face au mur, ils lui faisaient pleuvoir des bourrades sur la tête.

José Listan Pulido fut, comme les autres, conduit au quartier et introduit dans la chambre : trente à trente-cinq gardes s'y trouvaient réunis ; quinze à vingt d'entre eux étaient armés de bâtons. Quand il entra, ils lui demandèrent de combien de membres se composait son association et quel était, à lui-même, son numéro d'inscription. Comme il ignorait de quoi il était question, il ne put pas répondre ; alors, ils se jetèrent sur lui avec leurs bâtons et ne s'arrêtèrent que quand ils furent las. Pendant ce temps d'arrêt, on entendit les cloches sonner un glas. « Treinta est mort, dit un garde, à celui-ci maintenant, jusqu'à ce qu'il y passe aussi ». Et ils y allèrent avec une si atroce brutalité qu'ils ne furent pas loin de réaliser ce qu'ils s'étaient promis. Ils le firent se déchausser et frappèrent à coups de bâtons ses pieds nus ; l'opération finie, il dut se rechauffer de force : il ne pouvait y arriver, les chairs étant enflées des coups reçus. Il lui fallut bien y parvenir quand même, sous la menace de quatre revolvers.

José Romero Sanchez fut amené au quartier de la même façon que les précédents. On prétendit lui faire livrer une arme qu'il ne possédait pas : roué de coups de bâton, il fut laissé pour mort. Puis on lui lia les bras derrière le dos d'une façon si barbare que la corde entra dans les chairs. C'est ainsi qu'il fut conduit en prison.

Francisco Navarro, endura de terribles bastonnades, eut les doigts de la main gauche broyés dans les fers.

José-Pérez Alvarez fut frappé dans sa maison même, puis dans la rue, de chez lui au quartier. Les blessures ont mis deux mois à guérir, malgré tous les soins qu'il a reçus, à la prison de Ronda, du médecin et de l'infirmier. On l'a torturé aux organes génitaux, par traction violente ; on l'a mordu au cou. Tout cela parce qu'il ne voulait pas dire ce qu'il ignorait.

Nous n'en finirions pas de détailler par le menu les sauvageries et les tortures que nous ont fait subir les inquisiteurs d'Alcala del Valle ; qu'il suffise de dire que, des quatre-vingt-quatorze hommes et femmes qui ont été amenés à la prison de Ronda, il n'y en a pas un seul qui n'ait été barbaquement frappé ou torturé, et qu'il n'y en a pas non plus un seul qui ne conserve sur le corps une cicatrice ou une trace quelconque des tortures subies.

Nous devons ajouter que nous fumes entassés tous ensemble (à Alcalá), dans un local qui pouvait contenir environ trente personnes. Nous étions si serrés que nous avions plutôt l'air de sardines dans une boîte que des êtres humains. Au milieu de nous, une femme (1) accoucha avant terme ; un garde prit le fœtus et le jeta dans les latrines ; beaucoup d'autres femmes et plusieurs hommes tombèrent en syncope et restèrent sans connaissance des heures entières ; d'autres faillirent être écrasés. Nous demandâmes que, par humanité, on nous fit sortir de là ; un garde nous répondit qu'il nous entasserait jusqu'au plafond.

Nous restâmes de la sorte (les tortures se renouvelant chaque jour), jusqu'au 9 août. On nous transféra alors à la prison de Ronda, où nous sommes actuellement.

Nous faisons appel à votre solidarité et nous sommes sûrs que vous n'y manquerez pas. A tous salut et P. R. S. (2).

Bartolomé Alfaro, José Pérez, Rodrigo Muñoz, Andrés Muñoz, José Jimenez,

(1) Elle se nommait Maria Dorado.

(2) Prompte révolution sociale.

Salvador Mulero, Juan Vasquez, Juan Vasquez Gavilan, Benito Jimenez, Antonio Caballero, José Listan, José Romero, Juan Alvarez, Francisco Lopez, Andrés Jimenez, Eugenio Cabello, Francisco Lopez Gallego, Francisco Romero, José Pérez, Pedro Gonzalez, Antonio Rodriguez, José Savorido et Francisco Navarro. Prison de Ronda, 25 octobre 1903.

(Traduit pour l'Aurore, par M. L., sur la copie littérale publiée par le journal *Tierray Libertad*, dans son numéro du 9 novembre 1903. Le document original a été envoyé au comité international de Londres.)

## UNE MYSTIFICATION

Sous le titre « La Maison n° 13 », un écrivain russe, M. Koroïenko, nous a conté l'épisode émouvant des tueries de Kichineu. Tout un coin de quartier, devenu la proie d'une tourbe enragée, le changeant en un charnier fumant et saignant. A moins d'une complexion spéciale et d'une imbécile résignation tolstoïque, on ne peut contenir des bouffées de révolte, non contre les moutiques massacreurs — eux-mêmes victimes frénétiques de leurs basses superstitions — mais à l'adresse des scélérats officiels, instigateurs de pareils forfaits. Au bout de l'exposé sanglant, j'attendais une conclusion en rapport avec les crimes accomplis, telle que l'eussent donnée, sous Pendeur III, les prolétaires et intellectuels russes, qui préfèrent à leur vie misérable et rudoyée, une mort glorieuse. Je suis désabusé : M. Koroïenko est de tempérament pacifique ; aux coups de couteau des assassins... il répond par un timide appel de fonds aux banquiers millionnaires, pour tenter, dit-il, « l'essai d'un Etat social ».

Au fond de ces derniers mots git, inavouée l'idée sioniste. Ces derniers temps un fanatisme de mauvais aloi nous avait appris que cette idée n'était pas encore morte. C'est grand dommage.

Il y eut une époque en Russie, où le nihilisme, n'avait pas fait place au rêve de M. Nordau. L'anarchisme russe possédait alors ses plus fortes racines dans ces ghettos où les juifs lithuaniens, moldaves, polonais, vivent parqués en commun.

La lâcheté n'avait encore point contaminé les cœurs. Ce fut une glorieuse page des luttes contre le tzarisme : le prolétariat israélite doit en être fier. Mais cet orage troublait les affaires et les digestions des gros parvenus. Il fallut réagir... détourner le mouvement. On chercha... et l'idée sioniste fut lancée. Les mauvais bergers MM. Herzl et Nordau assumèrent en cette occasion le vilain rôle des députés socialistes dans les conflits ouvriers. Ils amadouèrent les révoltes, prêchèrent le calme, la résignation, en échange du... Paradis perdu. Les meilleurs étant morts sur les gibets ou enfermés dans les ergastules sibériennes, il y eut peu d'opposants ; la majorité, étourdie, aveuglée, tomba dans le panneau. Le fanatisme était détourné de sa voie libératrice. MM. Rothschild purent donc continuer leurs bonnes relations avec le Palais Impérial.

La reconstitution de la patrie judaïque sous une monarchie absolue, tel est le but. Les douloureuses épreuves du tzarisme ne suffisent pas aux sionistes, ils espèrent en changeant de bandages, guérir leur plaie, tout au plus n'en feront-ils que renouveler les exhalaisons. En surplus des circonstances atténuantes que le sionisme donne à l'antisémitisme — sans doute aussi aux assassins — quant à la théorie de l'assimilation, on est en droit de se demander « Qui donc ira reconstituer le nouveau royaume de David ? » Apparemment pas M. Nordau, non plus MM. Rothschild, ni les autres millionnaires, se trouvant très assimilables, partout, ni les prébendés, fonctionnaires, commerçants, gens en place, petits boutiquiers, ouvriers, ces derniers préférant leur vie relativement libre à une existence improbable et asservie. Ce sera donc toi gueux avec ta gneuserie ; vous tous les réprouvés, les rudoyés, les parias, avec vos haillons, vos ignorances, vos abjections qui irez à Jérusalem. Et qu'y ferez-vous, du commerce ? C'est bien aléatoire. Les travaux de la terre entre Juifs, hélas ! depuis plus d'un demi-siècle, des audacieux s'y essayèrent en des contrées lointaines, ils échouèrent et pourtant il n'entraîna dans leur essai d'entretenir ni un roi, ni des fonctionnaires, ni des laquais. Dans les romances et livres d'amour, deux misères font peut-être un bonheur, mais en réalité, mille misérables font une Cour des Miracles.

Puis, en admettant que la « Patrie » soit fondée, je me méfie de toi, sioniste mon camarade, je te sais lâche (tu n'as pas prouvé le contraire au lendemain de Kichineu) superstitieux et partant fanatique. Je crains que sous la mauvaise influence de ton roi absolu — comme un tzar — de tes rabbins, de ta rage d'assimilation tu deviennes massacreur après avoir été massacrable, au cas où des hommes libres te viendraient tenir un autre langage que celui du Talmud et de M. Nordau.

Si tu m'en crois, il y a moins de courage à s'affranchir d'un joug qu'il n'en faut pour le supporter. Et si l'exemple montré jadis par les coreligionnaires étudiants avait été suivi, il y aurait certainement quelque chose de changé dans le bas Empire de Nicolas et des massacreurs.

Julien SCHWEYER.

Le meilleur moyen pour soutenir LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

## LIVRES A LIRE

### L'anthropologie des sexes

(Extrait)

Donnons le plus sommairement possible un exemple topique :

Les salaires deviennent insuffisants pour les besoins d'une ou de plusieurs catégories de travailleurs. (Je me borne au point de vue pécuniaire pour être plus bref.) Parmi ces travailleurs, la plupart n'en continuent pas moins à se marier et à procréer. Alors leurs femmes sont obligées, pour contribuer à l'entretien du ménage, d'offrir leur travail à vil prix. Conséquences : aggravation de la situation générale, ménage négligé, enfants mal élevés, recours du mari à l'alcool, etc. D'autres travailleurs, plus prudents, s'abstiennent du mariage et de la procréation. Ils prospèrent. Le moyen se systématisa donc. Conséquences : Alcoolisme encore et appel à la prostitution. Autre conséquence : les maris devenant rares, les filles sont obligées à leur tour de trouver des expédients. Les unes ont recours à la prostitution. Les autres offrent leur travail manuel à bas prix pour se nourrir, pour gagner peut-être un mari et un ménage. Nouvelle aggravation analogue à la précédente.

Si elles se marient, elles tombent dans la première des situations indiquées ci-dessus, à moins qu'elles ne s'abstiennent d'avoir des enfants. Si elles ne se marient pas, elles doivent s'en abstenir également.

De même si elles ont réussi à trouver des emplois où il n'est ni permis ni possible d'être mère ou de s'occuper de ses enfants. Mais la première nécessité qui s'impose, c'est celle de gagner sa vie. Heureuses sont réputées les femmes qui peuvent y parvenir par des moyens quelconques. Seulement, le nombre des hommes sans travail croît de jour en jour, ainsi que le nombre des ménages mal tenus, des enfants vagabonds, des hommes et des femmes alcooliques, des criminels et des prostituées. La population autochtone diminue en nombre et doit perdre aussi en valeur parce que ce sont les prévoyants et les intelligents qui ont réussi à éviter la misère en évitant soit le mariage, soit la procréation, tandis que la progéniture dégénérée ou dé générante des miséreux inintelligents ou imprévoyants ne diminue pas.

Si une pareille formule (la liberté par le travail) réussit à créer un mirage pour quelques aspirants convaincus à la soldisant indépendance féminine, il est assez probable que les malheureuses filles ou femmes obligées de peiner pendant dix ou douze heures chaque jour pour un salaire de famine, verront dans la dite formule une plaisanterie plutôt lugubre.

Quant à celles qui réussissent à amasser le pauvre pécule dans lequel se trouve contenue, littérairement parlant, l'émancipation, l'indépendance et la liberté, l'on peut voir l'usage qu'elles s'empressent de faire de cette liberté. Elles l'emploient autant qu'elles le peuvent à se procurer le mari, le foyer, les enfants, c'est-à-dire, tout ce qui représente le fameux joug conjugal...

... Elle (cette exploitation) résulte de l'obligation où se sont trouvées les femmes de s'adapter, pour vivre à des conditions sociales dont l'immoralité ne pèse pas seulement sur le sexe féminin. Mais elle s'y traduit par des symptômes qui contribuent puissamment à faire ressortir cette immoralité, ainsi que l'imminence croissante du danger, qui en résulte pour le corps social.

### L. Manouvrier.

(Extrait de la Revue de l'Ecole d'Anthropologie, 13<sup>e</sup> année, XII décembre, pages 400 et suivantes.)

### Groupe de la Solidarité des Femmes

Mercredi de la semaine dernière, avait lieu, à la Mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement une réunion du Groupe de la Solidarité des femmes.

MmeNelly Roussel devait y prononcer une conférence, mais elle n'a pu venir et s'est excusée par télégramme.

Mme Kauffmann, secrétaire, présidait. C'est une terrible présidente, que Mme Kauffmann : elle n'entend pas qu'on s'écarte de l'ordre du jour, et y ramène avec autorité quiconque, à son sens, s'égare dans des chemins de traverse.

La discussion roule pourtant sur un terrain assez vaste pour que la diversité des points de vue et des questions de détail puisse y évoluer tout à son aise. Il s'agit des moyens de propagande à employer pour le développement de l'idée féministe.

Mme Kauffmann pense que la femme, pour s'émanciper, doit s'instruire. Ce n'est pas assez, ajoute-t-elle avec plus de justesse que de précision, qu'elle sache que Racine a fait de belles tragédies et Molière de belles comédies. On entrevoit, cependant, à son admiration pour Mme Curie, qu'elle réserve une large place à la science dans l'instruction de la femme. Elle ne cache pas non plus sa prédilection marquée pour la culture physique du sexe dit faible, et préconise fort une ligue créée dans ce but, et où les adhésions seront recueillies le jeudi, à 8 h. 1/2 du soir, 30, rue Taillibout.

Somme toute, il faut mettre en valeur les aptitudes et les qualités de la femme, de façon à ce qu'elle puisse lutter avantageusement avec l'homme et n'être plus sous sa dépendance, ce qui n'arrivera que s'il lui est permis d'aspirer aux emplois lucratifs, — ceux par exemple où l'on gagne 6.000 fr. par an. — Ils sont rares, observe avec raison un auditeur.

Ne point mettre au monde des enfants au hasard et, sans compter, comme une poule pond des œufs : tel est le conseil, en-



core, que donne avec insistance Mme Kauffmann, à ses pareilles, qui veulent être libres.

Etre sérieuses, enfin, déclare-t-elle, cela importe aussi : ne point mêler la bagatelle et les choses d'intérêt général ; ne pas chercher dans les réunions un prétexte à galantes aventures.

Mme Réville explique avec assez de netteté quels sont les éléments que n'a point su grouper le féminisme : 1° les femmes riches, parce que comme telles, elles sont économiquement égales ou supérieures à leurs maris ; 2° les pauvres, parce que, aux prises avec les nécessités immédiates, cette question leur paraît oiseuse ; ou que, étant en puissance de mari, elles ne sont pas assez indépendantes pour s'en occuper ; 3. les étudiantes, qui rêvant d'une situation libérale, ne s'élèvent pas au-dessus de leur intérêt personnel ; 4° les socialistes, qui se laissent embrigader par les politiciens.

Tout bien compté, Mme Réville estime que la propagande féministe ne rallie à Paris guère plus de 500 adhérentes. Pour en grossir le nombre, elle voudrait qu'on précisât le programme des revendications, les limitant à ce qui est incontestablement féministe, c'est-à-dire, la lutte contre la tyrannie masculine. C'est l'action des mœurs, à son avis, qui sera décisive.

Quant aux divergences d'opinions philosophiques et religieuses, elle conseille, avec un éclectisme peut-être trop optimiste, d'en faire complètement abstraction. L'étiquette de chrétien que porte tel milieu féministe ne l'effraie point, et, pour donner l'exemple de la largeur d'esprit, elle y pénètre hardiment.

Mais, remarque une des assistantes, comment s'entendre avec les cléricales, qui n'admettent même pas le divorce ? L'objection, en effet a un certain poids.

Mme Roque, secrétaire du syndicat des couturières, se promet monts et merveilles de ses démarches auprès des sénateurs et de l'accession des femmes à la prudence.

Le citoyen Brunswick, membre du parti ouvrier, se plaint amèrement qu'au dernier Congrès de la Libre-Pensée, les champions du féminisme n'aient pas défendu leur camp comme ils le devaient, se laissant contester et finalement escamoter l'idéal droit de vote, le bulletin-panacée.

Mme Régine, membre du Conseil supérieur de travail, pense qu'il y a d'autres réformes à obtenir avant celles-là, pur opportunisme : la femme électeur et député c'est pour plus tard ; c'est le couronnement de l'édifice.

Du reste, sous couleur de donner à ces dames des leçons d'éloquence, le citoyen Brunswick va pouvoir tout à son aise, dans ses causeries hebdomadaires, endoctriner et chauffer ses futures électrices.

Décidément, mesdames, vous n'êtes pas difficiles. Ce sont nos restes que vous convoitez pour en faire votre régal. Le vote nous n'en voulons plus, nous le rejetons avec des haut-le-cœur et des nausées inexpriables ; et c'est ça que vous prétendez ramasser, ça, la source vive des guerres et des répressions sanglantes, de toutes les injustices et de toutes les iniquités sociales !

Vous vous insurgez contre le despotisme du mâle, et vous avez pleinement raison. Mais concevez donc qu'une loi ne peut être que despotique et tyrannique : celles que vous feriez le seraient aussi, Mesdames, comme les autres.

Vous cherchez à conquérir l'égalité, pour avoir du même coup la liberté ; vous avez encore raison. Mais ces deux biens précieux, vous ne les aurez, nous ne les aurons, nous hommes, car nous sommes aussi des victimes, que par une refonte sociale complète.

Perfectionner l'enseignement, c'est bien ; mais comment faire qu'il ne soit pas un monopole aux mains de l'Etat, du clergé ou des possédants ? Améliorer sa situation, rien de mieux ; mais le moyen, de ne pas consacrer par là, des hiérarchies et des privilèges ? Ni Dieu, ni maître, mesdames. Là est le salut.

## Le Théâtre

Vendredi dernier, le Théâtre pour tous inaugurait, salle de Lancry, par le Hulan, drame en cinq actes, de Charles Froment, la série des représentations populaires qu'il doit donner successivement dans les faubourgs, en banlieue et en province.

Une causerie de M. Han Ryner, vibrante et précise à la fois, a été comme le prologue de la soirée.

Nous sommes en Alsace. On apprête les fiançailles d'une Alsacienne, Marie, et d'un jeune Allemand, Hermann, qui est presque Français, élevé qu'il a été en terre d'Alsace depuis sa plus tendre enfance.

Et voici qu'inopinément, comme un coup de foudre, la guerre éclate entre la France et l'Allemagne.

Malgré les larmes de sa fiancée, les imprécations et les menaces du père Pascal, son père adoptif et l'oncle de Marie, Hermann se rappelle qu'il est né de l'autre côté du Rhin, et il s'engage comme hulan. Alors Marie prend fait et cause pour lui, — lui, toute sa vie ! — et elle accepte sa part des malédictions du père Empire, un vieux grognard du premier Empire.

Huit mois se sont passés ; et les hasards de la guerre, pour un instant, remettent la jeune fille en présence de son fiancé, devenu major de hulans. Mais ce n'est plus le même homme : il la repousse, glacial : « Trop de cadavres sont entre nous », dit-il.

En l'absence du père Pascal, dont elle est venue en vain solliciter le pardon, des hulans forcent la porte du logis. Ils frappent à grands coups de sabre l'infortunée Marie et la servante, Raynette. Le père Pascal, à son retour, jure de les venger et, décrochant un vieux fusil, il sort l'œil plein de menaces.

Or, les cadavres de deux hulans ont été découverts, le dos troué de balles. Hermann est justement chargé de rechercher le coupable. « C'est moi », déclare le père Pascal,

et, pour se justifier, il montre les deux jeunes filles qui gisent, ensanglantées. « Vous ne m'avez rien dit, je ne sais rien », repart Hermann, et il s'enfuit.

Mais, sur l'ordre du colonel, cinq habitants tirés au sort vont payer pour le meurtrier inconnu. Le père Pascal arrive et se dénonce. « Ne l'écoutez pas, il est fou », dit Hermann. Son insistance à défendre ce Français, paraît bientôt suspecte à l'officier allemand. Il veut raisonner ; la discipline exclut-elle tout élan de l'âme ? Pénisse la livrée, si rien de bon et de noble ne peut vivre sous elle ! Cela n'arrange point ses affaires : comme traître, il est condamné, séance tenante, à être passé par les armes. « Ah ! je le retrouve enfin, mon Hermann », s'écrie sa fiancée, qui accourt, ayant échappé à la mort, et se jette dans ses bras.

Mais les supplications de la jeune fille n'ont aucune prise sur le cœur du colonel ; et la radieuse espérance, un instant savourée par le jeune couple, ne peut valoir que pour les temps à venir : car déjà on emmène Hermann, et, derrière la coulisse, le peloton d'exécution fait crépiter sa sinistre fusillade.

Le Hulan, on l'entrevoit par ce rapide exposé, est mieux qu'une pièce à thèse. L'idée s'y développe en une situation vraiment poignante. Ces rêves d'amour et de bonheur que brisent la guerre impitoyable et les préjugés patriotiques, quoi de plus humain et de plus angoissant !... Si même Marie n'avait pas eu l'initiation des saines lectures, il serait naturel que, jeune fille, elle fit bon marché de cette patrie qui lui enlève son bien aimé. Mettre le devoir, ou ce qu'on croit tel, au-dessus du sentiment, c'est plus masculin, et voilà ce que fait Hermann en préférant un sabre à sa fiancée. Son dme en est, du reste, toute déchirée d'abord : car elle est comble ; et, quand la guerre a passé dessus, la refroidissant jusqu'à l'insensibilité, la reconnaissance du moins y vit encore. Et il n'y failira point, et il la poussera jusqu'à la révolte finale, jusqu'à l'héroïque sacrifice de sa vie.

Je ne nie pas qu'on ne soit quelque peu surpris et choqué par la brusque pétrification produite en ce bon jeune homme par une campagne de quelques mois, et ses raisonnements sont peut-être insuffisants à nous l'expliquer. Marie serait sans doute aussi plus touchante, si elle argumentait moins. Jusqu'à cette brute de Pascal, qui se mêle, une fois, en présence d'Hermann muet en major, d'émettre une réflexion quasi-philosophique : cela, est tout à fait hors de son caractère. Mais les applaudissements frénétiques qui ont interrompu la pièce, saluée, à la chute du rideau par l'Internationale et par des cris encore plus énergiques et plus hardis, voilà le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'œuvre.

Silve.

### THEATRE DE L'ŒUVRE

#### Maison de poupée d'Ibsen

Lugné-Poë, infatigable propagateur du théâtre ibsenien nous donna ces jours passés, *Maison de Poupée*. Cette pièce, une des plus connues du dramaturge norvégien, et aussi peut-être la plus complexe, pose le problème antinomique qui découle de l'union imposée par les lois du mariage entre deux êtres dont l'incompatibilité d'existence commune éclate par suite de multiples incidents insignifiants en eux-mêmes, mais qui finissent à la longue, par servir de prétexte à la séparation finale. C'est la négation des conventions sociales faisant de deux individus un tout, alors que leurs aspirations réciproques les conduisent vers des buts différents. Ce sujet, traité depuis longtemps par les écrivains de toutes opinions, est prétexte à situations scéniques, souvent empoignantes, et conserve, malgré le temps, un bel élan de jeunesse et de sincérité.

P.B.

### Pour le Tirage au Sort

#### CAMARADES

L'utilité de la propagande aux soldats de demain est, pour les travailleurs, trop incontestable pour qu'on laisse passer une occasion d'en faire.

De même qu'il y a deux mois, l'appel de la Classe était un excellent prétexte à propagande aux jeunes soldats, de même, es tun aussi bon prétexte le Tirage au sort.

A cette occasion, la Voix du Peuple publie un numéro exceptionnel illustré qui est paru le 20 janvier et sera expédié franco aux organisations qui en feront la demande, au prix de SEPT FRANCS LE CENT.

Nous n'avons pas à redire, ici, combien il est d'intérêt primordial pour les travailleurs, de mettre en garde les jeunes gens contre les périls de l'asservissement militaire. Sous prétexte de protéger la frontière, les armées permanentes n'ont, en réalité, qu'une fonction : protéger le capital.

La preuve en est visible dès qu'un conflit éclate entre le Travail et le Capital : immédiatement la troupe est expédiée au secours des exploités, soit pour les protéger de ses baïonnettes, soit pour travailler aux lieux et places des grévistes.

Cette intervention constante de l'Armée dans les démêlés des travailleurs avec les patrons nous dicte notre conduite : rien n'est plus logique, de notre part, que de mettre en garde les conscrits contre les criminelles besognes auxquelles les dirigeant les destinent.

Il est nécessaire que nos jeunes camarades soient prévenus afin que, le cas échéant, ils ne se souillent pas du sang de leurs frères, — comme nous en avons eu de tristes exemples à Fournies, à Châlon, et à la Marlinque.

Déjà, en préconisant le *Sou du Soldat*, les Congrès corporatifs ont contribué à cette œuvre de défense ouvrière et c'est dans le même ordre d'idées qu'est conçu le numéro exceptionnel de la Voix du Peuple sur Le Tirage au sort.

Il faut espérer que ce numéro spécial sera accueilli avec faveur et que les Bourses du Travail, les Unions, les Syndicats, les Groupes, désireux de le propager, souscriront un certain nombre d'exemplaires pour être distribués dans leur milieu.

Prière d'adresser les demandes au plus tôt à la Voix du Peuple, 3, rue du Château-d'Eau, Paris X<sup>e</sup>.

## AGITATION

La semaine dernière ont été condamnés deux militants de la Bourse du Travail, Nolin et Mailard. Ils avaient été arrêtés au cours des manifestations relatives à la campagne contre les bureaux de placement.

Les ignorants de Passy ont été cambriolés. On leur a soustrait cinquante mille francs. Un rien.

Dire que ces gens-là sont toujours à pleurer misère. Batteurs !

Quatre mouchards russes ont été démasqués, la semaine dernière, au cours d'une réunion des étudiants à l'Alcazar d'Italie.

Ces individus prenaient des notes sur ce qu'ils entendaient et voyaient.

Les assistants ne ont laissé partir sans plus. Que ne les ont-ils sortis à coups de pieds dans les fesses !

ARMEMENTIÈRES. — Vingt-huit manifestants qui prirent part à l'agitation d'octobre dernier et furent arrêtés au cours des troubles passeront en cour d'assises en février prochain.

La société bourgeoise se venge sur ces gens qui ont l'audace de trouver que tout ne va pas pour le mieux dans le monde capitaliste.

Ces ouvriers qui s'étaient mis en grève seront condamnés. Ça leur apprendra.

AVIGNON. — Les faconniers de la manufacture de vêtements de Gagnères s'étaient mis en grève.

Ils refusaient de se laisser diminuer leurs salaires. Les coupeurs et les ouvrières s'étaient solidarisés avec les grévistes.

Au bout de quelques jours, grâce à la solidarité qui unissait tous les grévistes, ces derniers ont obtenu toute satisfaction.

CETTE. — Les ouvriers agricoles de la région se remuent toujours. Ceux de Servian et des environs viennent de se mettre en grève. Il y a eu des bagarres.

C'est le réveil des paysans qui continue.

HENNEBONT. — Les patrons aux abois ne savent plus quels moyens employer pour mater leurs ouvriers. Grâce à quelques défections, les journaux disent que le mouvement est avorté. Ça sera à recommencer. Voilà tout.

ELBEUF. — Misère patronale et richesse ouvrière. — Nos exploités sont dans le marasme, les affaires ne vont plus ! Aussi voyons-nous ces pauvres gens se retirer des affaires (des poches pleines) en employant tous les procédés dont ils sont coutumiers.

C'est ainsi que la semaine dernière, un marchand de déchets de laine des environs de la place Lemerrier, renvoyait sans plus de formes les quelques malheureuses femmes qu'il faisait travailler dans sa cour, au gré du temps, pour un salaire de famine. Payer la semaine de congé à ses ouvrières, cela ne se connaît pour un malheureux patron.

Les ouvrières renvoyées sans délai de congé n'ont rien réclamé, c'est donc qu'elles sont contentes de leur sort, et si elles font ainsi cadeau à leur patron de leur semaine de congé, c'est qu'elles sont généreuses !

ROUVROY-NOUMEA. — Une bête à museler. — La bête en question appartient à la famille des porcons et est connue sous le nom de Léon Hubert.

Cet ancien porcon de Quièvrechain voudrait bien rattraper ce grade à la fosse n° 2 des mines de Drocourt, où il n'est que simple porcon. Tous les moyens sont bons à cette brute dangereuse. Il traite les ouvriers durement et prend plaisir à diminuer sur les prix la tâche à amender et à cuber d'une façon défavorable pour le mineur. Quand les ouvriers se plaignent, il répond qu'il en aura tant qu'il voudra à 3 fr. 50.

Il paraît que les ouvriers sont forts surexcités contre ce garde-chiourme et que ce dernier n'ose plus sortir, de peur de recevoir un poing fermé sur sa hideuse figure.

Que les camarades de Nouméa n'oublient pas de se syndiquer afin de pouvoir lutter ouvertement contre les valets et les maîtres.

PONTOISE. — Le nommé Dieu oublie les siens. Partout et à tout moment, les églises dégringolent ou sont dévalisées. Deux boîtes à oreilles ont été cambriolées à Boismont et Menucourt près Pontoise.

Le père des mouches n'était pas présent. On dit pourtant qu'il est partout.

#### ALLEMAGNE

Il est bon de mettre tous les yeux des lecteurs du Libérateur les lignes qui suivent extraites d'un quotidien :

Au Reichstag, le député socialiste Haase interpelle au sujet de la conduite d'agents de police russe sur le territoire allemand.

Le citoyen Haase expose qu'un grand nombre d'agents de police russe séjournent en Allemagne pour exercer une surveillance scandaleuse non seulement sur les sujets russes, mais aussi sur les sujets allemands.

L'oncleur rapporte les abus de pouvoir commis par les mouchards russes à l'égard de russes qui habitent à Berlin, abus déjà relatés par le journal le *Vorwärts*.

A Stettin, un agent de police russe a essayé, en contrefaisant une signature, d'obtenir connaissance de lettres arrivées à la poste pour le député socialiste Herbert.

M. de Reichthofen, secrétaire d'Etat à l'office des affaires étrangères, a ensuite la parole.

Le secrétaire d'Etat essaye de défendre le gouvernement dans un discours aussi confus que cynique. Afin de se faciliter la tâche, il commence par transformer les socialistes russes en anarchistes étrangers et affirme ensuite qu'il est de l'intérêt de l'empire allemand que les menées des des anarchistes étrangers soient réprimées. A en croire M. de Reichthofen, la presse socialiste allemande se ferait l'interprète des anarchistes russes. (Vives protestations sur les bancs socialistes.)

Il déclare ensuite qu'il est de l'intérêt public de livrer les anarchistes aux autorités tsaristes.

Un tel cynisme provoque de nouvelles protestations sur les bancs socialistes. Tous comme un seul homme, les représentants du prolétariat se lèvent et manifestent leur mépris à cet homme qui possède toutes les qualités requises pour être ministre du tsar.

Le citoyen Bebel, qui parle après M. de Reichthofen exprime, avec son éloquence habituelle, son indignation de la réponse du ministre.

Il est naturellement rappelé à l'ordre par le président.

Les orateurs conservateurs sont, cela va de soi, pleinement d'accord avec M. de Reichthofen. Ceux du centre catholique et les libéraux déclarent approuver certains des faits mentionnés par les interpellateurs.

#### BELGIQUE

Le dimanche 4 février prochain doit avoir lieu à Bruxelles un congrès des sociétés de libre-pensée.

Ledit congrès aura lieu à la « Maison de l'Étoile ». Il y sera discuté sur les questions intéressant les idées et la propagande nationalistes.

Il n'est pas dit qu'il en sortira grand chose. Mais, ses travaux seront à suivre quand même ne serait-ce que pour l'impulser dans la vraie voie.

#### ESPAGNE

Tarragone. — Samedi au cours des manifestations la gendarmerie a exécuté plusieurs charges. Un gendarme a reçu un coup de pierre. Il est mort des suites de sa blessure. Huit individus ont été arrêtés. Ils comparaitront devant les tribunaux militaires.

Aujourd'hui les maisons de commerce sont rouvertes. De nombreux ouvriers vont reprendre le travail.

#### RUSSIE

Un procès politique à Odessa. — L'Européen du 10 janvier, sous ce titre : Lettres de Russie, narre les faits du procès de l'imprimerie clandestine de « Iskra ».

Les accusés étaient au nombre de six, aux questions du président Goldman se reconnaît avec fierté coupable ; une accusée, Mania Chkolnik, ayant répondu négativement, ajoute : « Je ne me reconnais pas coupable. Mes lettres prouvent qu'il est absurde de m'accuser d'avoir fait partie de l'affaire d'Iskra. Je suis socialiste-révolutionnaire. J'ai lutté, je lutterai toujours contre l'organisation sociale actuelle. »

Les six accusés furent condamnés à la détention perpétuelle en Sibérie.

## COMMUNICATIONS

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur couple le MARDI MATIN AU PLUS TARD.

Cours de déclamation, tous les mardis et vendredis soir, de 8 h. 1/2 à 10 h. par M. Delafosse, théâtre Vivienne, galerie Vivienne. Les auditeurs sont admis gratuitement.

Soirée familiale le samedi 6 février, à 8 h. 1/2 du soir, au restaurant Coopératif de Grenelle, 38, rue de l'Eglise. Allocution du camarade Liard-Courtois. Concert par l'Action Théâtrale. On jouera le *Fardeau de la Liberté*, de Tristan Bernard. Entrée gratuite. Vestiaire obligatoire 0 fr. 50, donnant droit à un billet de tombola. La tombola qui sera tirée le soir même comprend des peintures, des bronzes, des livres, etc., etc. en tout plus de 100 lots.

On trouve des billets aux bureaux du Libérateur.

N. B. Les organisateurs se mettent à la disposition des groupes pour un ou plusieurs lots. Ecrire à Conversel, 43, rue Jouquay.

Union fédérale des ouvriers métallurgistes de France. — Jeudi 4 février, à 8 h. 1/2 du soir, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, grande salle, réunion corporative. Présidence de V. Griffuelhes, assisté de Roulier, de la Chambre syndicale des Industries électriques et Dumas, secrétaire de la Chambre syndicale des Métallurgistes de la Seine, avec le concours de A. Bouchet, sociétaire à l'Union fédérale de la Métallurgie.

Groupe théâtral universitaire du XIX<sup>e</sup>. — Dimanche 31 janvier, salle des fêtes de La Lorraine, 26 bis, rue de l'Ourcq, grande fête au profit du dispensaire anti-tuberculeux du XIX<sup>e</sup> arrondissement à 2 h. 1/2.

Au programme : Mmes Diane Savelli, Jeanne Boissier, Juste Lionossier, Raymonde, Jehan Riclus, G. Amyot, Migeon, Palmentier, Segond, etc. Le soir, à 8 h. 1/2, grand bal.

Causeries populaires des X et XI<sup>e</sup>. 5, cité d'Angoulême. — Samedi 3 janvier, à 8 h. 1/2, causerie sociologique ; mercredi 3 février, à 8 h. 1/2, causerie par le camarade Narceau, sur la *Virginité considérée au point de vue scientifique*.

Les Causeries populaires du XVIII<sup>e</sup>, 30, rue Muller. — Lundi 1<sup>er</sup> février, à 8 h. 1/2, causerie sur l'Organisation du bonheur, par Paraf-Javal ; vendredi 5 février, à 8 h. 1/2, cours d'Espagnol.

AMIENS. — Salle de l'Alcazar, samedi 6 février, à 8 h. 1/2, grande conférence publique et contradictoire, par Paraf-Javal. Sujet traité : Le Monopole de l'abrutissement officiel.

LYON. — Groupe Germinal. — Des camarades, ayant jugé utile de recommencer les réunions du samedi soir, font appel à tous les militants lyonnais pour y assister. Ces réunions se tiendront le samedi soir chez Bordat, 17, rue Paul-Bert, salle du premier, à 8 h. du soir.

Ordre du jour pour samedi 30 janvier : *L'Aube Nouvelle*, son lancement à Lyon.

LILLE. — Tous les camarades de Lille et des environs sont priés de se trouver à la salle du groupe, 38, rue du Bourdeau, samedi 30 janvier. Organisation de la conférence Louise Michel-Girault.

SAINT-DENIS. — *La Raison*, 15, rue de la Boulangerie, vendredi 29 janvier à 8 h. 1/2 : La Littérature anglaise, par Philippe.

LIMOGES. — Les camarades sont invités à assister à la réunion du groupe qui aura lieu le dimanche 31 courant chez Guillard 18, rue du Chinchauvaud, à 10 heures du matin.

LORIENT. — Tous les camarades libertaires sont priés de se réunir dimanche prochain à 9 heures, rue de Merville, 65, chez le camarade Fornas, Urgence.

MARSEILLE. — Le Milieu libre de Provence. — Dimanche 24, grande réunion à 4 heures.

Le soir à 9 heures, grande soirée artistique avec le concours de nombreux artistes. Droit de vestiaire : 0 fr. 30 centimes. Jeudi 4 février, à 9 heures, réunion de tous les camarades.

Pour tout ce qui concerne le Milieu libre écrire à E. Merle, secrétaire, rue d'Aubagne, 11, Marseille.

Pour les fonds et souscriptions à A. Berrier, rue Clotilde, 11.

#### PETITE CORRESPONDANCE

Baron, au Perreux (Seine) demande aux camarades de Troyes de se mettre en rapport avec lui. Ecrire au Libérateur.

Même demande pour les camarades de Nogent.

Baron. — Tu trouveras la réponse dans le prochain numéro. Avons transmis à Henry.

Louis serait désireux d'avoir une réponse du camarade Zannoni.

Kennarec, à Brest. — Avons fait réclamation et fourni le récépissé, vous aviserez aussitôt réponse.

Pichon, à Caen. — Reçu. Merci. Camas, à Badalone. — Il n'y a que cela de paru.

Reçu pour la Colonie d'Aiglemont (Ardennes) : Liste Theuriant, à Auxerre..... 5 10 — Bro, à Saint-Affrique..... 7 50 — Catrin, à Paris..... 4 » — Prieur, à Thiers..... 2 » — Bouillac, à Puteaux..... 27 » — Mazanti, à Beaumont..... 3 » — Cahen, à Paris..... 4 » — Giraud..... 5 »

Total..... Fr. 57 60

Merci à tous.

L'imprimeur-gérant : Louis GRANDIER 15, rue d'Orsel, PARIS